

Wounded Knee, la fin de l'Amérique indienne ?

Michèle Bernard

Number 164, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97318ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bernard, M. (2021). Wounded Knee, la fin de l'Amérique indienne ? *Nuit blanche, magazine littéraire*, (164), 56–59.

Wounded Knee, la fin de l'Amérique indienne ?



© Jean-François Graugnard

Photographie tirée de *Nations indiennes, nations souveraines* (Librairie François Maspéro, 1977).

Les points de vue de David Treuer et de Laurent Olivier

Par MICHÈLE BERNARD*

En 1890 a lieu à Wounded Knee (Dakota du Sud) le dernier d'une longue série de conflits armés entre les Indiens¹ et l'armée américaine. Plus de 300 Sioux, des Lakotas Miniconjous et des Lakotas Hunkpapas, dont des dizaines de femmes et d'enfants, y ont été tués à coups de fusils et de mitrailleuses. Le massacre était-il un acte délibéré de la part des autorités pour mettre fin à l'« Amérique indienne » ou une injustifiable bavure ?

Dans *Ce qui est arrivé à Wounded Knee*², le Français Laurent Olivier, historien et archéologue, livre les résultats de son enquête sur ce qui se serait réellement passé le 29 décembre 1890, alors que dans *Notre cœur bat à Wounded Knee*³, l'Ojibwé (Anichinabé) David Treuer, écrivain et anthropologue, voit dans ce qui est pour lui un sanglant fiasco militaire non pas la fin, mais le début de la renaissance de l'Amérique indienne.

Selon Treuer, le carnage de Wounded Knee est « la pierre de touche des souffrances indiennes, la marque de la brutalité américaine et le symbole de la fin d'un mode de vie, de la fin de la Frontière et du début de l'Amérique moderne ». Quant à Olivier, il met la bataille en perspective : « [I]l ne suffit pas de rechercher ce qui s'est produit à Wounded Knee : il faut établir aussi ce que Wounded Knee a produit et ce qu'il continue à alimenter génération après génération ».

Wounded Knee, un point tournant de l'histoire américaine.

LES ÉTATS-UNIS ET LES GUERRES INDIENNES

De 1778 à 1890, lors des Guerres indiennes, il n'y eut jamais de déclaration de guerre officielle de la part du Congrès des États-Unis, et pourtant des milliers de personnes périrent au cours des 65 conflits armés qui eurent lieu entre l'armée et les tribus indiennes.

Peu après la Déclaration d'indépendance de 1776, George Washington avait déduit avec justesse que la rupture de la nouvelle république d'avec les Britanniques pousserait la puissante tribu des Iroquois à demeurer un indéfectible allié de ces derniers. Il décide de les chasser de leurs terres ancestrales et, en 1779, il ordonne au major-général Sullivan d'envoyer contre les Iroquois « des détachements chargés de dévaster tous les campements de la région, avec instruction de le faire de la manière la plus efficace afin que le pays ne soit pas seulement envahi mais détruit... », cite Treuer. Washington précise qu'il fallait appliquer la politique de la terre brûlée en rasant totalement leurs installations et en capturant le plus grand nombre de prisonniers de tous âges et sexes⁴.

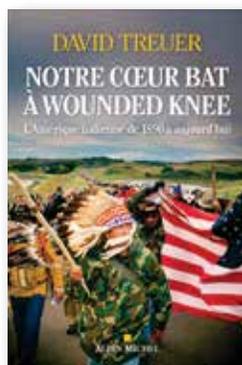
Le ton des relations américano-indiennes était ainsi donné pour un siècle à venir.

CENT ANS D'EXTERMINATION SYSTÉMATIQUE

Pendant la première moitié du XIX^e siècle, et jusqu'à la guerre de Sécession (1861-1865), la volonté expansionniste du gouvernement, les épidémies, surtout de variole, la surchasse des bisons ainsi que l'enfermement des Indiens dans des réserves ont mené à l'ethnocide de nombreuses tribus.

En 1890, selon le Bureau du recensement des États-Unis, il ne restait qu'un peu moins de 200 000 Indiens sur une population qui en avait sans doute compté plus de 20 millions à l'arrivée des Européens. Fini le temps où on ne pouvait aller nulle part aux États-Unis sans savoir qu'on empiétait sur un territoire indien et sans qu'on vous rappelle que vous n'aviez aucun droit sur le territoire en question. Les Indiens, cependant, demeuraient dans tous les coins et dans tous les lieux originels du pays. [...] En 1891, ils sortirent la tête du trou, embrassèrent du regard leurs territoires dévastés puis se posèrent la question que les Indiens se posent depuis toujours : que devons-nous faire encore pour survivre ?

Notre cœur bat à Wounded Knee, p. 122.



Pendant les dernières décennies du XIX^e siècle, d'autres facteurs expliqueront l'anéantissement des Indiens et de leur culture. Parce qu'ils défendaient leurs terres ancestrales contre leur occupation par des colons américains, les Indiens en ont été chassés ou tués par l'armée. L'arrivée massive des chercheurs d'or en Californie, dans les années 1850, et la construction du chemin de fer dans les années 1860 pour faciliter l'accès au Pacifique ont aussi contribué au déclin des populations indigènes.

Il ne restait qu'à priver les Indiens de leurs droits, de leur langue, de leur religion, de leur culture et surtout de leurs enfants – en les envoyant dans des pensionnats blancs et chrétiens ou en les faisant adopter par des familles blanches – pour compléter leur destruction.

Lequel pas a facilement été franchi.

« UN BON INDIEN EST UN INDIEN MORT »

La paternité de l'expression « un bon Indien est un Indien mort » est parfois attribuée au général Custer, parfois à son supérieur le général en chef Sheridan, car tous deux s'entendaient pour « résoudre le 'problème indien' [...] par une triple approche : négociation, famine, guerre ouverte », explique Treuer.

La relation entre les Indiens et les Américains est constellée d'une longue suite de traités, aussitôt signés aussitôt oubliés. L'historien Howard Zinn rappelle que le gouverne-

Je me rappelle avoir été un petit Indien solitaire au bord du lac qui donne son nom à ma réserve, sûr qu'il n'existait personne comme moi, prisonnier d'une sorte de subjectivité radicale. Bien entendu, mon sentiment de solitude était loin d'être unique : quantités d'adolescents, et quantités d'adolescents indiens, éprouvent ce sentiment. [...] Les choses ont commencé à changer pendant l'époque des pensionnats, quand des Indiens de diverses tribus ont été enfermés dans les écoles. Notre isolement a été encore entamé durant et après la Seconde Guerre mondiale lorsque des Indiens ont servi ensemble dans l'Armée et en compagnie d'une grande variété d'autres Américains. Les Indiens numériques de la génération suivante comblent plus, et plus vite, les fossés qui nous séparent.

Notre cœur bat à Wounded Knee, p. 512.

ment a signé plus de 400 traités avec les Indiens et les a tous violés, sans exception⁵.

À titre d'exemple, le traité de Fort Laramie de 1868 est renié par le gouvernement aussitôt que les mines d'or des Black Hills (Dakota du Sud) sont découvertes. Parce qu'il tente de préserver ce territoire sacré, de faire appliquer le traité et de chasser les chercheurs d'or, l'homme-médecine sioux Sitting Bull prône le soulèvement des Lakotas et des Cheyennes, en laissant les chefs tribaux – tel Crazy Horse – diriger les combats. Cette énième rupture de traité « conduisit directement à la bataille de Little Bighorn (Montana) en 1876, au cours de laquelle le général Custer et le 7^e régiment de cavalerie furent anéantis », nous rappelle Treuer.

La joie de la victoire a été de courte durée et, à la fin du XIX^e siècle, la résistance indienne est à bout de force. Dépossédés de tout, les Indiens « se tournèrent vers Dieu sous la forme de la Danse des Esprits [...] S'ils pratiquaient correctement la Danse des Esprits et s'ils vivaient selon ses principes, les Lakotas pensaient non seulement qu'ils trouveraient la paix dans ce monde-ci et dans celui d'après, mais que tous les Blancs seraient éliminés et que le Nouveau Monde retrouverait son état édénique », poursuit Treuer.

Le mouvement spirituel fondé par le chamane Wovoka, de la tribu des Païutes, se répand comme une traînée de

poudre et les Lakotas Oglalas (Sioux) de Pine Ridge (Dakota du Sud) sont parmi les premiers convertis. Les autorités de l'armée, dont le général Miles, celui-là même qui a forcé la reddition des Apaches de Geronimo en 1886, voient une conspiration dans ce nouveau mouvement religieux. Miles dira que « si elle n'est pas écrasée dans l'œuf, [la conspiration] peut mener à 'la plus grande guerre indienne que le pays ait jamais connue' », évoque Olivier.

Combattre la Danse des Esprits sera la dernière lutte sans merci entre les Indiens et le gouvernement américain et cette lutte connaîtra son apogée lors du massacre de Wounded Knee.

« S'ILS RÉSISTENT, DÉTRUISEZ-LES »

En novembre 1890, la tension est devenue insoutenable entre les Indiens et l'administration des Affaires indiennes. La situation se dégrade dans la réserve de Pine Ridge. La peur s'installe. Olivier raconte : « Les Indiens se préparent à 'renvoyer les Blancs de l'autre côté des mers'; ils veulent 'détruire la population blanche de l'Amérique' [...], lit-on dans les journaux ».

Engager une lutte armée avec les Sioux pour réprimer la Danse des Esprits était une terrible idée qui ne pouvait que se terminer dans un bain de sang. D'autant plus qu'à Wounded Knee, les ordres donnés aux soldats étaient clairs et précis : « S'ils résistent, détruisez-les », cite Olivier.

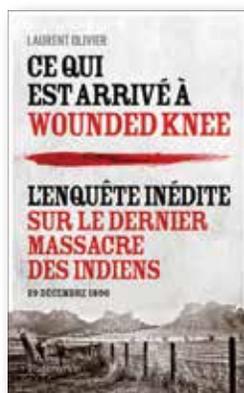
Selon les témoignages recueillis, plusieurs versions coexistent concernant autant le déroulement de l'affrontement que l'identité de ceux qui auraient ouvert le feu les premiers. Treuer confirme : « [À] l'époque, plus d'une vingtaine de journaux évoquèrent le massacre, et les réactions qu'ils suscitèrent reflétaient les

attitudes contradictoires qu'on observait alors vis-à-vis du conflit entre les Indiens et le gouvernement ».

Olivier cite le *Black Hills Daily Times* : « Il vaut mieux tuer de temps en temps un Indien innocent plutôt que de miser sur leur bonté » et l'*Omaha Bee* : « Les Indiens pratiquent la danse, mais cela ne signifie pas qu'ils veulent assassiner les colons blancs ou se battre avec les soldats ».

Encore aujourd'hui, il est difficile de savoir si le massacre était un acte délibéré de la part des autorités américaines ou un drame provoqué par un enchaînement de malheureuses décisions.

Même le général Miles, ouvertement anti-indien, aurait été choqué par ce qu'il vit trois jours après la bataille. Il aurait dit, selon Treuer : « Des enfants et des femmes sans défense avec des bébés dans les bras ont été pourchassés jusqu'à plus de 3 kilomètres du théâtre des combats et tués sans merci par les soldats ».



QUEL FUTUR POUR L'AMÉRIQUE INDIENNE ?

Treuer établit un premier bilan : « À la fin de l'année 1890, on pouvait donc penser que tout était terminé. En l'espace de quatre siècles, les Indiens avaient perdu le contrôle de 100 % des États-Unis [...] Le mode de vie que [...] les tribus s'étaient forgé au fil de milliers d'années avait disparu. De même que le bison ». Il résume : « Il y avait eu un passé indien et, du jour au lendemain, il ne restait plus qu'un avenir américain ».

Quant à Olivier, il voit Wounded Knee comme le « dernier avatar des guerres indiennes, [...] un massacre perpétré dans une logique de soumission, afin de briser toute résistance à la politique de dissolution des peuples amérindiens ».

Pourtant, chacun des deux écrivains se refuse de voir en Wounded Knee la fin des relations entre les Américains et les Indiens, les uns ayant dominé et asservi les autres, mais plutôt le début d'une transformation de leur interdépendance pour qu'elle devienne égalitaire.

Olivier parle des effets bénéfiques qu'apporterait selon lui l'établissement de la vérité : « [L]a guérison du traumatisme de Wounded Knee n'est possible qu'à la condition que la vérité soit faite et que justice soit rendue ». Plus de la moitié de son livre traite de tous les efforts consentis jusqu'à ce jour par les deux parties pour qu'émerge enfin leur réconciliation. Il constate qu'il y a encore du travail à faire : « La vérité de Wounded Knee attend qu'on la trouve et la recueille ».

Quant à Treuer, il revisite chacun des moments clés des luttes entreprises depuis 1890 et « menées par les centaines de milliers d'Indiens d'aujourd'hui pour être en même temps indiens et modernes ». Il termine en disant : « Ce livre est une tentative en vue d'arracher les morts à l'ennemi en regardant au-delà de Wounded Knee. Il ne s'agit pas du cœur qui a été enterré dans le sol gelé du Dakota du Sud⁶, mais plutôt du cœur qui continue de battre ». 

1. Tel que le spécifie David Treuer, sera utilisé dans cet article « le mot 'Indien' pour désigner les peuples autochtones aux États-Unis [...] ainsi que les mots 'Autochtones' et 'Amérindiens' ».

2. Laurent Olivier, *Ce qui est arrivé à Wounded Knee, 29 décembre 1890. L'enquête inédite sur le dernier massacre des Indiens*, Flammarion, Paris, 2021, 517 p. ; 46,95 \$.

3. David Treuer, *Notre cœur bat à Wounded Knee. L'Amérique indienne de 1890 à aujourd'hui*, trad. de l'américain par Michel Lederer, Albin Michel, Paris, 2021, 571 p. ; 34,95 \$.

4. Traduction libre : « The immediate objects are the total destruction and devastation of their settlements and the capture of as many prisoners of every age and sex as possible ». Voir « Joseph Brant » (mountvernon.org/library/digitalhistory/digital-encyclopedia).

5. « Indian Resistance and Thanksgiving Declarations » (howardzinn.org).

6. Treuer fait référence au livre de l'historien Dee Brown, *Bury My Heart at Wounded Knee, an Indian History of the American West*, paru en 1971, dont la dernière traduction en 2009 s'intitule *Enterre mon cœur à Wounded Knee. Une histoire américaine (1800-1890)*, Albin Michel.

À l'hiver 1890, voilà bien longtemps en effet que l'on n'a plus vu de bisons dans la Prairie. La dernière chasse qu'ont autorisée les agents des réserves remonte à 1882. Cinquante ans auparavant, on estime à 30 millions le nombre de bêtes qui parcouraient les Grandes Plaines. Il n'y en a plus aujourd'hui : les vaches des fermiers américains les ont remplacées. Le train a fait disparaître les bisons, dont les troupeaux envahissaient les voies. Le train n'est pas seulement un moyen de transport rapide, c'est aussi un instrument privilégié de domination militaire, comme l'a enseigné la guerre de Sécession. [...] Le général William Sherman [...] est désormais en charge (*sic*) de la division du Missouri, qui englobe l'immense région des Grandes Plaines. Pour lui, c'est le train qui permettra d'écraser enfin les Indiens, en les privant de bisons.

Ce qui est arrivé à Wounded Knee, p. 37.

Pour ceux qui ne sont pas Indiens, la tentative d'effacement à laquelle les Lakotas ont été soumis depuis près de deux siècles a fait d'eux aujourd'hui soit les héritiers folkloriques d'une culture morte, soit, à l'inverse, les victimes impuissantes d'une entreprise de domination culturelle. Que l'on éprouve envers eux un sentiment de supériorité condescendante, ou que l'on ressente, au contraire, une forme de pitié mêlée de culpabilité, on leur retire, ce faisant, toute capacité d'être les acteurs de leur propre histoire. Et on les prive en même temps de toute possibilité de continuer à posséder même une histoire : la leur se serait achevée en 1890, à Wounded Knee.

Ce qui est arrivé à Wounded Knee, p. 455.



* Michèle Bernard (voir p. 39).